

Albert Gautier était un vieux garçon mais il avait tenté toute sa vie de faire mentir l'adage selon lequel un célibataire endurci a forcément la phobie du ménage, une hygiène douteuse et les marques de plats surgelés pour meilleures amies. À près de quatre-vingts ans, il était en passe de réussir son pari : il cuisinait très honorablement, son intérieur était entretenu avec un soin méticuleux et il se douchait en respectant scrupuleusement la nouvelle mode qui préconise de ne pas agresser plus de deux fois par semaine son épiderme avec de l'eau calcaire et des savons chimiques.

Il s'offrait même le luxe de petites variables d'ajustement. Bien qu'ayant des idées politiques plutôt ancrées à droite – c'était le dernier rejeton d'une vieille famille normande qui avait perdu de son lustre au fil des décennies –, il se faisait un devoir de vivre dans l'un des ghettos bobos les plus farouchement gardés de Paris : les Batignolles. Il côtoyait quelques vedettes du petit écran qui ne manquaient jamais une occasion d'expliquer à la télé qu'elles voulaient bien partager leur appartement avec des réfugiés politiques mais Albert était bien

placé pour savoir qu'elles ne passaient jamais à l'action. Quant à sa voisine de palier, un spécimen particulièrement représentatif de l'écosystème, elle n'avait que trois expressions à la bouche : « circuit court », « trottinette électrique » et « citoyenneté participative ». Il l'avait surprise bien des fois cependant à ne pas trier ses déchets et à mélanger furtivement le verre blanc avec le verre brun.

Pour parachever le tableau, Albert avait ses habitudes dans trois petites boutiques du quartier : une boulangerie bio, une épicerie portugaise et une boucherie qui vendait de la vraie viande, et se pinçait consciencieusement le nez en passant devant le petit Franprix de la rue des Moines qu'il assimilait à un odieux temple de la consommation. Il n'avait pas de chat – indicateur peu fiable concernant le célibat – mais était abonné à *Télérama* et pestait régulièrement contre ses préconisations littéraires. Il s'était d'ailleurs fendu de deux ou trois lettres jamais publiées dans la rubrique des lecteurs. Après tout, s'endormir sur un livre ne nécessite pas qu'on en fasse étalage sur la voie publique.

Enfin, il recevait tous les vendredis, à 18 heures précises, sa nièce, Anna Stein, pour un petit souper informel durant lequel ils échangeaient les derniers potins et refaisaient le monde dans des proportions modestes. Anna apportait systématiquement le dessert et lui débouchait une excellente bouteille qu'ils finissaient toujours, ce qui leur faisait envisager l'avenir avec optimisme à la fin de la soirée.

Aussi se sentit-il gêné, ce soir-là, quand il émergea de l'ascenseur déjà passablement éméché mais pas assez

pour ne pas être conscient qu'il avait largement dépassé l'heure de son rendez-vous hebdomadaire avec sa nièce.

Anna, qui n'avait pas la clé de l'appartement, était assise sur la marche du seuil, les yeux dans le vague, avec ses religieuses au chocolat sur les genoux dans la boîte rose de son pâtissier. Elle se leva vivement en l'apercevant et rattrapa à temps les gâteaux dans leur chute.

— Oncle Albert ! Tout va bien ? Ça fait une heure que j'attends. Je suis folle d'inquiétude... J'imaginai déjà le pire...

En l'observant de plus près, elle se rendit compte qu'en dehors d'une coloration inhabituelle du teint et d'une incompetence crasse à glisser une clé dans la serrure, il avait l'air de se porter comme un charme. Pleine de soupçons, elle le suivit dans le hall d'entrée et referma la porte derrière eux.

— J'étais avec un ami, expliqua Albert avec une élocution un peu embarrassée en essayant de se défaire de son manteau. Tu sais ce que c'est. Une petite bière. Puis deux. Il faisait si beau. On regardait passer les filles. Un œil à ma montre. Qu'est-ce que je vois, dis donc ? C'était déjà l'heure de l'apéritif !

Il était tout guilleret et bavard à son habitude. Anna hocha la tête d'un air mécontent tout en l'aidant à passer le cap des manches. *Je t'en ficherais, moi, du printemps et des filles... À quatre-vingts ans, avec des poussées de polyarthrite rhumatoïde.*

— Mais le souper est prêt ! ajouta-t-il. Je m'y suis mis dès ce matin en prévision de ma petite sortie. Il n'y a qu'à réchauffer. C'est du canard aux olives.

— Je vais m'en occuper. Et mettre la table aussi. Va t'asseoir.

Sans protester, Albert alla s'installer avec un soupir d'aise dans son fauteuil préféré et défit ses chaussures. De là où il était, il pouvait apercevoir sa nièce qui nouait un tablier autour de sa taille après s'être fait une sorte de chignon avec un élastique qui traînait autour de son poignet.

— Tu ouvriras la bouteille qui est sur le buffet de la cuisine ? C'est un pommard premier cru 2009.

— Non, pas cette fois. On peut s'en dispenser. On le goûtera à un autre moment.

Albert eut une mimique d'enfant puni puis haussa les épaules. Anna avait disparu de son champ de vision mais il l'entendait ronchonner. « Du pommard sur deux bières et je ne sais quoi encore... » Il avait l'ouïe fine malgré son âge.

— C'était qui, cet ami, au juste ? demanda-t-elle plus haut.

En dehors de ses commerçants de quartier, l'oncle Albert ne fréquentait personne de façon prolongée ou appuyée. Écouter de temps à autre sa voisine, mademoiselle Jumeau, s'extasier sur le miel des toits végétalisés de Paris, plantée sur un paillason en coco issu du commerce équitable, n'était pas ce qu'on pouvait appeler une fréquentation au sens propre du terme.

— C'est *mon* libraire, répondit Albert d'un ton sentencieux.

Allons bon, son libraire, maintenant. Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle lubie ? se demanda Anna en enfournant le plat de canard dans le micro-ondes d'un geste un peu vif. Elle se faisait de plus en plus de souci

pour son oncle depuis qu'il avait fait une petite attaque deux ans plus tôt. Il s'était à plusieurs reprises perdu dans le métro, avait égaré ses papiers et ses clés. Il était entré dans l'âge de la grande vulnérabilité et sa nièce s'inquiétait.

— Ici, dans le quartier ?

— Non. Derrière le quai Saint-Michel.

— Mais ce n'est pas la porte à côté ! s'exclama Anna, surprise.

L'oncle Albert dépassait rarement l'enclos du 17^e arrondissement. Anna avait un mal fou à le faire venir chez elle, en territoire voisin, de l'autre côté du cimetière de Montmartre. Deux fois par an – pour Noël et pour son anniversaire – était une moyenne plus que raisonnable.

— C'est un Anglais rencontré par hasard au square, en bas de chez moi. Il lisait mon journal en même temps que moi en faisant des commentaires, je dois dire assez lucides, sur le Brexit. Il avait l'air au courant de la situation, ce qui n'est pas le cas de tous les Anglais. On a forcément sympathisé.

— Tu dis qu'il est libraire ?

— Oui. Il vient d'ouvrir son affaire. Il n'est à Paris que depuis quelques mois.

Anna entra en trombe dans le séjour, l'air affairé, avec un plateau chargé d'assiettes, de verres et de couverts. Son chignon, dans la précipitation, se défaisait déjà et lui tombait sur le nez. Albert, confortablement avachi sur son fauteuil, divaguait gentiment.

— Il a une collection de livres d'art de première qualité. Et une excellente connaissance des éditions anciennes. Cela dit, ça manque d'ordre et de méthode.

Il me semblait que les Anglais étaient plus maniaques... Après, installer l'œuvre complète de Frédéric Dard sur une table à côté d'une collection de bréviaires anciens ne manque pas de piquant... Tu crois que c'est ça qu'on appelle l'humour anglais ?

— Comment sais-tu tout ça ? Tu es allé chez lui ?

— Dans sa librairie, oui. Il m'a montré l'édition *principes de l'Esprit des lois*. Celle de 1748.

— La vraie ? Celle de Genève ? Il y a très peu d'exemplaires en circulation. La plupart sont dans des bibliothèques. Tu es sûr que ce n'est pas une contrefaçon ?

— Ce n'est pas un charlatan tout de même ! répliqua Albert, outré. C'est un libraire professionnel.

— Justement, pouffa Anna. Près du quai Saint-Michel ! Ce ne serait pas la première fois que tu te ferais avoir.

L'oncle Albert ignore sa dernière remarque et promena un regard amoureux sur la bibliothèque qui occupait tout un pan de mur. Pas un seul petit morceau de cellulose moderne. Que des ouvrages anciens collectés au fil des ans, avec méticulosité. Certains précieux, d'autres beaucoup moins, pour lesquels il n'avait pas moins de tendresse. D'ordinaire, en cas d'acquisition nécessitant un apport de fonds important, Albert demandait toujours l'avis de sa nièce qui, en sa qualité d'experte en art, bien qu'elle ne soit pas spécialiste des livres anciens, prenait le temps de faire des recherches et de le conseiller, mais il lui était arrivé à plusieurs reprises de passer outre et de se faire rouler dans la farine.

Il s'était ainsi retrouvé malgré lui receleur d'un dictionnaire du xvi^e siècle d'une valeur inestimable

et qui provenait d'un vol en bibliothèque orchestré par le conservateur en personne. Il arrive souvent que les détrousseurs d'ouvrages anciens soient les agents qui sont censés les préserver. Déclarations de vol qui se perdent dans la nature, bons de sortie loufoques... Anna avait eu toutes les peines du monde à attester de la bonne foi d'Albert et à le faire sortir du poste de police où on l'avait emmené à 2 heures du matin, menotté et en pantoufles, avec son filet pour cheveux encore posé sur la tête.

Une autre fois, un bouquiniste malhonnête qui avait des accointances avec un gang international de resquilleurs lui avait refilé une collection de cartes anciennes italiennes magnifiquement reliées et dûment estampillées par la douane, certificats d'exportation à l'appui, qui provenait en réalité d'un spectaculaire cambriolage effectué sur un stock en attente à l'occasion d'une foire aux livres anciens à Bologne.

Et c'était sans compter les quelques ouvrages acquis en toute légalité dans les salles de ventes sur la provenance desquels Anna, après recherches, ne pouvait s'empêcher de garder des doutes. Tout à sa passion, l'oncle Albert manquait de vigilance. Anna en venait à friser la paranoïa et, estimant que quatre-vingts ans était un bel âge pour profiter de sa retraite et ne pas se lancer dans la délinquance organisée, surveillait désormais la moindre acquisition de son oncle.

— Tu lui as fait une proposition d'achat ? s'enquit-elle avec défiance.

— Pas du tout, répliqua Albert. Bien trop cher pour ma bourse. Je lui ai juste acheté une petite carte de visite signée de la main même de Georges Bizet.

« Ma chère Célestine, je serai à 9 heures chez vous, pour le souper. Soyez en cheveux seulement, dans votre splendide nudité. Amoureusement vôtre, Georges. » Cent euros. Tout un poème ! Célestine Galli-Marié... la cantatrice, tu sais ? C'est fou ce que l'on peut suggérer avec peu de mots... C'est sur le buffet. Jette un coup d'œil si tu veux.

L'opéra était l'autre passion de l'oncle Albert mais Anna n'imaginait pas qu'il allait jusqu'à s'intéresser à la vie amoureuse des compositeurs. Elle s'approcha de l'enveloppe que son oncle avait posée sur le meuble en entrant. La carte avait été soigneusement glissée dans un emballage en papier brun qui portait l'estampille de la librairie en question. « Thomas Alexander, libraire expert, vente-achat-expertise livres anciens, manuscrits, lettres autographes, revues, œuvres d'art, 32 rue de Lille, Paris 7e », le tout accompagné d'un dessin à la mode ancienne qui représentait Melpomène et Thalie, les muses grecques de la tragédie et de la comédie, dans une tenue un peu débraillée et se tenant par les mains pour faire une ronde.

La jeune femme sortit discrètement son téléphone portable de la poche de son pantalon après un regard furtif vers l'oncle Albert qui souriait béatement et prit une photo des coordonnées du libraire. Mieux valait être prudente. Elle lancerait une petite recherche sur ce Wisigoth quand elle en aurait le temps.

Elle acheva de mettre la table, apporta du pain et le canard. L'oncle Albert s'installa avec quelques difficultés mais fit honneur au plat. Il se resservit même et attaqua sa religieuse au chocolat avec entrain

quand le téléphone d'Anna se mit à vibrer et sonner en même temps.

— Excuse-moi, oncle Albert, je sais que tu détestes ça mais il s'agit sans doute de Fabien, fit Anna en se tortillant pour sortir son portable de sa poche. Je lui ai dit avant de partir qu'il pouvait m'appeler s'il ne s'en sortait pas dans ses recherches. C'est un travail urgent qui doit partir demain, dernier délai.

Fabien était l'assistant dévoué d'Anna. Elle l'avait embauché par un heureux effet du hasard trois mois plus tôt et se demandait encore comment elle avait pu se passer d'une aide aussi précieuse. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, sans autre qualification que sa débrouillardise et son bagout. Niveau d'études indéterminable de son propre aveu – il ne comptait plus les années passées au collège – mais ingéniosité hors compétition. Il s'était présenté au cabinet d'expertise de la jeune femme en tenue de livreur de pizzas Pepino. *Les meilleures del mundo*, avait mentalement répliqué Anna, conditionnée malgré elle par la publicité, en apercevant la coiffe et le logo caractéristiques de la marque sur son blouson.

— Je viens pour l'offre d'emploi. Je suis entre deux livraisons, avait-il expliqué. Je dois faire vite.

— Oh, mais je ne veux pas vous retarder, avait répondu Anna qui avait eu, à le voir, des doutes sur les compétences en art exigées par l'annonce et se bagarrait, sourcils froncés, avec le montage filaire de son système informatique.

Sans un mot, le garçon s'était penché sur son bureau et avait rétabli en deux clics la connexion. Anna, désespérée quelques minutes plus tôt, avait retrouvé sur son

écran la longue note de synthèse qu'elle avait mis des heures à taper pour une grande maison de ventes.

— Je vous engage sur-le-champ. Allez livrer vos pizzas, rendez votre tablier et revenez ici.

Et c'était bien le numéro de Fabien qui s'affichait. Elle prit l'appel en renouvelant ses excuses auprès de l'oncle Albert.

— Fabien ? Un problème avec l'expertise Generali ?

— Non, non. Ça roule de ce côté-là. Ton document sera imprimé pour demain sans faute. Je t'appelle pour autre chose. Je viens de recevoir un coup de fil.

La jeune femme jeta un bref coup d'œil à sa montre. 21 heures.

— Eh bien on ne manque pas d'air. Ils ont eu de la chance de te trouver. Qui était-ce ?

— Accroche-toi, répondit Fabien avec cet accent si caractéristique de la zone de peuplement située entre la porte de Vanves et Montparnasse. François Borelli. Ça te parle ?

Anna fronça les sourcils et se gratta l'oreille.

— Borelli ? Les parkings Borelli ? Les autoroutes Borelli ? Ce Borelli-là ? Il n'y avait pas un article sur sa fondation à Florence dans le magazine *Beaux-arts* du mois dernier ? Il y avait sa fille sur toutes les photos. Il est mourant, non, aux dernières nouvelles ?

— Mourant mais pas encore mort. Et il veut te voir. Demain. Chez lui. À son domicile parisien. Son secrétaire vient d'appeler. Je n'ai pas osé lui passer ton numéro privé, je sais que tu n'aimes pas ça. J'ai préféré t'appeler avant. Lui a laissé le sien en tout cas. Il s'appelle Matteo Girardi et tu dois le rappeler demain matin pour confirmer ta venue chez le père Borelli. J'ai laissé

un Post-it sur ton bureau ainsi que quelques articles intéressants sur le bonhomme. Là, je dois rentrer. J'ai un rencart. Je file. À lundi.

Il interrompit la communication sans attendre qu'Anna lui réponde. Fabien filait constamment avec l'air vif et éveillé de quelqu'un qui mène trente-six affaires à la fois. La jeune femme n'était pas sûre de connaître le quart de ses trafics mais ce garçon lui plaisait comme il était. Et il était efficace au travail par-dessus le marché. C'était presque miraculeux de le voir se transformer en rat de bibliothèque zélé et se concentrer sur d'effrayantes monographies quand elle lui confiait des recherches. À croire qu'il débranchait quelque part dans son organisme la pile qui lui donnait tant d'énergie pour pouvoir se poser, imperturbable et studieux, plusieurs heures d'affilée à un bureau, devant un ordinateur.

Anna, pensive, remisa son portable dans sa poche. Borelli. L'homme d'affaires. Le grand patron. Le milliardaire. Et surtout le propriétaire de l'incalculable collection Borelli, convoitée par tous les plus grands musées du monde. La jeune femme reprit sa fourchette dans la main, un sourire au coin des lèvres. Elle était à peu près sûre de recevoir sous peu un appel d'Hadrien. Car le monde de l'art était petit. Très petit.